

Frances A. Yates

John Dee, kabbaliste chrétien

traduit de l'anglais par Marie-Françoise Dumand

La traduction ici offerte est celle d'un chapitre du livre que Miss Frances A. Yates a consacré à la philosophie occulte à l'époque élisabéthaine (*The Occult Philosophy in the Elizabethan Age*, Ark, 1983). A travers Dürer, Agrippa, Francesco Giorgi et, ici, l'étonnante destinée de John Dee, l'auteur, mettant en quelque sorte en œuvre cet art de la mémoire dont elle avait fait d'autre part une remarquable étude¹, s'emploie à éclairer le paysage intellectuel et artistique de l'Europe de la Renaissance et à nous restituer ainsi toute une tradition, occulte sans doute, mais peut-être d'avoir été occultée : celle de la philosophie néo-platonicienne et de la kabbale juive et chrétienne. Dans une prochaine livraison paraîtra la traduction du chapitre suivant du même ouvrage, où sont mis en lumière les rapports entre John Dee et Spenser.

Robert Davreu

La pensée, la science de John Dee, sa place pendant la période élisabéthaine restent encore un sujet dont on peut débattre, au moment où j'écris ces lignes. De nouvelles données positives ne cessent d'apparaître. De nombreux érudits essaient d'imposer sa pensée scientifique ; les vieux préjugés qui en font un personnage ridicule subsistent encore, bien qu'ils perdent sérieusement de leur force au moment où il semble de plus en plus clair que Dee eut des contacts avec presque tous ceux qui comptaient à l'époque, que sa mission en Bohême eut des répercussions considérables, bref, que la vie et l'œuvre de John Dee posent un problème dont la solution n'est pas encore en vue.

Ceci étant, mon plan pour ce chapitre est d'éviter, autant que possible, les problèmes en suspens, mon objet étant de rassembler ce qui indique que l'appellation « kabbaliste chrétien » pourrait correspondre totalement, ou presque totalement, à sa vision des choses. Si cela peut être réalisé avec succès, un pas aura été fait vers la solution du problème général concernant Dee, et l'évaluation de sa place dans l'histoire de la pensée, même si de nombreuses questions réelles demeurent inabordées, et si de grosses lacunes doivent être laissées de côté, dans l'attente de nouvelles synthèses.

Je crois qu'il est important de séparer soigneusement les trois périodes de la vie de Dee.

C'est pourquoi je divise ce chapitre en trois parties, correspondant à ces trois périodes.

1. *L'art de la mémoire*, trad. D. Arasse, Bibliothèque des histoires, Gallimard, 1975. C'est, à ce jour, le seul ouvrage de Frances A. Yates qui ait été traduit en français.

La première période : 1558-1583, Dee, chef de file de la Renaissance élisabéthaine

John Dee (1527-1608) était le fils d'un officier à la cour d'Henri VIII. Il est donc né dans le monde des Tudors, juste avant la rupture avec Rome, au moment où la conclusion par un divorce se laissait entrevoir.

Ses relations et ses protecteurs, dans sa jeunesse, étaient les nobles dont les familles avaient compté pendant la réforme des Tudors. Il était particulièrement proche de la famille des Dudley, partisans affirmés d'une réforme radicale.

Robert Dudley, futur comte de Leicester et favori d'Elisabeth I, avait été l'élève de Dee dans son enfance ; toute sa vie, il encouragea Dee et ses entreprises. Les souvenirs de Dee remontaient à l'époque d'Edouard VI et à la réforme radicale de ce règne. Il servit avec zèle la dernière des Tudors, Elisabeth I et encouragea avec fougue l'expansion élisabéthaine.

Il était d'ascendance galloise et pensait être le descendant d'un ancien prince britannique, prétendant même être quelque peu apparenté aux Tudors et à la reine en personne. Il adhérait totalement à l'aspect arthurien, mythique et mystique de l'idée élisabéthaine d' « Empire britannique ».

Parmi les milliers de livres de la bibliothèque de Dee se trouvaient les écrits des auteurs auxquels nous nous sommes intéressés. Il avait une collection considérable des œuvres de Lulle ; il possédait les œuvres de Pic de la Mirandole et celles de Reuchlin. Il gardait plusieurs exemplaires du *De occulta philosophia* d'Agrippa. Il avait l'édition de 1545 en latin du *De harmonia mundi* de Giorgi.

Il ne fait aucun doute que toutes ces œuvres lui étaient familières, ainsi que beaucoup d'autres d'orientation similaire. Bien que de telles œuvres aient pu constituer le cœur de sa bibliothèque et représenter le centre de ses préoccupations, cette bibliothèque et cet esprit accueillaient également une grande richesse de connaissances scientifiques en tous genres, richesse aussi de matériel historique et littéraire.

C'était la bibliothèque d'un homme de la Renaissance, enclin à assimiler dans sa totalité le royaume de la connaissance offerte à son époque.

Cette bibliothèque était à la disposition d'amis et d'étudiants. Y venaient courtisans et poètes, comme Sir Philip Sidney (neveu du comte de Leicester), marins et mathématiciens, historiens et amateurs de livres anciens, tous puisant les connaissances dans les réserves de Dee.

Le manifeste du mouvement de Dee fut sa préface à la traduction d'Euclide par Henri Billingsley, publiée en 1570. J'ai déjà étudié cette préface sous des angles divers dans d'autres livres. Elle est actuellement disponible dans une édition en fac-similé. Le résumé qui suit n'est donc qu'un aperçu aussi succinct que possible, donné dans l'optique de ce livre.

Au début, l'invocation au « Divin Platon » nous projette dès l'abord dans le monde du « Néoplatonisme de la Renaissance ». Le sujet de la préface est l'importance du nombre et des sciences mathématiques, ce qui est confirmé par une citation d'une des conclusions mathématiques de Pic de la Mirandole :

Avec le nombre, nous avons un moyen d'étudier et de comprendre tout ce qui est susceptible d'être su.

La conception de Dee est celle du néoplatonisme de la Renaissance, tel qu'il est interprété dans la synthèse de Pic de la Mirandole ; et le néoplatonisme de Dee est lié à la Kabbale de la Renaissance, car l'ensemble de la Préface s'appuie sur le *De occulta philosophia* d'Agrippa, à propos des trois mondes. Comme Agrippa, Dee pense que l'univers est divisé en trois sphères : naturelle, céleste, supra-céleste. La tendance du mouvement à se concentrer sur le nombre en tant que clé de l'univers, tendance que l'on trouve chez Agrippa et Giorgi, que Reuchlin avait accentuée en associant carrément Pythagorisme et Kabbale, cette tendance est reprise par Dee dans un sens « mathématique » encore plus affirmé.

Les mathématiques de Dee trouvaient une application pratique dans son enseignement et dans les conseils qu'il donnait aux navigateurs, artisans, techniciens. Il avait aussi une connaissance de la théorie mathématique abstraite, en particulier de la théorie de la proportion telle qu'elle est enseignée par l'architecte romain Vitruve, dans son œuvre sur l'architecture. La Préface est remplie de citations de Vitruve ; Dee est d'accord avec lui pour faire de l'architecture la reine des sciences, celle à laquelle toutes les autres disciplines mathématiques sont reliées.

La théorie numérique, ou numérologique, de Dee est étroitement liée, non seulement à l'énoncé fondamental d'Agrippa sur le nombre, mais aussi au traitement plus large du thème, dans un cadre Kabbaliste, celui de Francesco Giorgi. Dee ne mentionne pas Giorgi dans la Préface — le seul Kabbaliste qu'il nomme est Agrippa — mais il avait l'œuvre de Giorgi dans sa bibliothèque, et il ne fait pas de doute qu'il avait soigneusement étudié le *De harmonia mundi*. Pourtant, Dee semble aborder son sujet de la proportion par rapport au nombre, davantage par Agrippa et les Allemands que par Giorgi et les Italiens. Le symbolisme architectural de Giorgi était lié à sa connaissance de la théorie architecturale italienne. Ainsi que nous l'avons vu, il appliqua la théorie de l'harmonie architecturale aux plans d'une église franciscaine de Venise. Cependant, en ce qui concerne la théorie de la proportion, Dee se réfère à l'artiste et théoricien allemand Albrecht Dürer.

Il est significatif que là où, dans la Préface, Dee conseille au lecteur de consulter Vitruve sur la théorie de la proportion, il lui conseille également de consulter sur le même sujet Agrippa et Dürer. Ainsi, le lecteur de la Préface pouvait consulter en même temps les diagrammes du *De occulta philosophia* sur les théories de la proportion rapportée à l'homme, et les mêmes diagrammes dans l'ouvrage fondamental de Dürer : *Four books of human*

proportion, 1528, qui diffusait vers le Nord la théorie italienne de la proportion.

Dee et ses lecteurs abordent la théorie de la proportion à travers Agrippa, le philosophe occulte et kabbaliste ; il cite l'artiste allemand Dürer, pour avoir appliqué la théorie.

Il est donc à noter que l'œuvre de Dürer était connue de Dee, et, sans doute, des lecteurs anglais auxquels il s'adresse, ce qui laisse entendre que la théorie artistique de Dee, un des aspects de son intérêt pour le nombre, lui fut transmise par la Renaissance allemande plutôt que par la Renaissance italienne (bien qu'il ait pu découvrir la même théorie dans la tradition italienne à laquelle Giorgi appartenait).

Comme Reuchlin, Agrippa, et les kabbalistes chrétiens en général, Dee était profondément concerné par le monde supracéleste des anges et des pouvoirs divins. Ses études sur le nombre, si fécondes et positives dans ce qu'il considérait comme étant les sphères inférieures, étaient de première importance à ses yeux, parce qu'il croyait qu'elles pourraient être élargies au monde supracéleste, avec des résultats encore plus convaincants.

Bref, comme on le sait bien, Dee croyait qu'il avait atteint, avec son associé Edouard Kelley, le pouvoir d'évoquer les anges. Dans une des descriptions de ses séances de spiritisme avec Kelley, Dee parle du livre d'Agrippa, posé ouvert sur la table, et il n'est pas douteux qu'Agrippa était le guide principal de Dee pendant les opérations de ce type. L'évocation des anges, côté sensationnel des activités de Dee, était intimement liée à son réel succès en tant que mathématicien. Comme les kabbalistes chrétiens en général, il croyait que d'aussi audacieuses tentatives étaient protégées, par la Kabbale, des pouvoirs démoniaques. Un pieux kabbaliste chrétien est sauf car il sait qu'il évoque les anges, pas les démons. Cette conviction était au centre de la foi de Dee en une inspiration angélique, et elle explique sa douloureuse surprise lorsque des contemporains inquiets et en colère s'entêtèrent à le désigner comme méchant conjurateur de diables.

L'évocation des anges n'apparaît pas dans la Préface, que l'on peut considérer comme une présentation directe des arts mathématiques. Les hypothèses sous-jacentes sont cependant dénotées par le fait que Dee suit certainement le schéma d'Agrippa dans le *De occulta philosophia*, et que cette œuvre était fondée sur la magie de la Renaissance et sur la Kabbale. De même fait-il allusion, dans la Préface, à de plus grands secrets qu'il ne révèle pas ici, sans doute les secrets de la magie des anges.

La nature extrêmement complexe de l'esprit et des conceptions de Dee, déconcerte les chercheurs dont beaucoup ont commencé à prendre conscience de son importance et sont impressionnés par la Préface, mais aimeraient oublier la magie des anges. Le vrai progrès dans la compréhension du passé ne peut pourtant être accompli en suivant des voies obscurantistes. En ce qui concerne Dee, il faut faire face aux faits, et c'est un fait

que cet homme remarquable était indubitablement un disciple d'Agrippa et qu'il essaya d'appliquer la philosophie occulte à sa vie et à son œuvre.

Une autre facette très importante de l'esprit de Dee est sa croyance en l'alchimie. Les études poursuivies avec Kelley incluaient non seulement la magie des anges, mais aussi et surtout l'alchimie. Kelley était alchimiste et d'après certaines rumeurs, il aurait réussi à réaliser des transformations et à fabriquer de l'or. Kabbale pratique et alchimie pratique semblaient ainsi aller de pair dans l'association Dee—Kelley.

Je suis confrontée ici à une question historique. Dans la tradition hermético-kabbaliste, issue de Ficin et de Pic de la Mirandole, quelle place avait été faite à la science hermétique de l'alchimie ? On pourrait penser que la conception de Ficin, qui met l'accent sur les correspondances astrales, aurait été une philosophie favorable à des applications comme l'alchimie. Pourtant, on a jusqu'ici très peu parlé de l'alchimie comme un centre d'intérêt de Ficin ou de Pic de la Mirandole, ou de leurs disciples. Cependant, il est un point où l'alchimie rejoint vraiment cette tradition, sans conteste possible, c'est avec Cornélius Agrippa.

Pendant ses mystérieux voyages, Agrippa entra en contact avec des alchimistes, dans de nombreux endroits différents. On rapporte parfois qu'il pratique des opérations alchimiques dans un laboratoire. Il fouilla certainement des livres d'alchimie et s'intéressa grandement à la question. Il ne peut pas, c'est sûr, avoir été le seul kabbaliste intéressé par l'alchimie. Y eut-il une alchimie kabbaliste, ou une Kabbale alchimique, formant une espèce inédite de combinaison de ces intérêts déjà éveillés à l'époque d'Agrippa ? C'est une question qui reste aujourd'hui sans réponse. Seul m'intéresse ici le fait qu'un lien étroit existait dans l'esprit de Dee entre l'alchimie, la Kabbale, et ses autres passions.

Un curieux diagramme auquel Dee attachait la plus grande importance en tant que formulation de toute sa philosophie, était le *Monas hieroglyphica*, publié en 1564, dédié à l'Empereur Maximilien II, accompagné d'un texte explicatif qui laisse le lecteur complètement ahuri. Le *Monas* de Dee est une combinaison des signes des sept planètes, à laquelle s'ajoute le symbole du signe zodiacal du Bélier, représentant le feu. Cela doit avoir une signification astrale ; des opérations alchimiques semblent avoir rapport au signe du feu. C'est aussi une sorte de mathématique, ou de géométrie ; mais avant tout, c'est la Kabbale. Il est lié à « l'usine prodigieuse des lettres hébraïques ». C'est une « Grammaire Kabbalistique ». On peut l'expliquer sous l'angle mathématique, ou kabbalistique, ou anagogique. C'est un secret profond, et Dee se demande s'il n'a pas péché en le publiant.

Il n'y a pas de lettres hébraïques dans le signe *Monas* lui même, et pourtant on comprend que les parties des signes planétaires qui le composent devaient être manipulées d'une façon analogue à la manipulation des lettres hébraïques dans la Kabbale.

On y trouve aussi un développement mathématique, bien que l'aspect mathématique ne soit pas aussi saillant dans le *Monas hieroglyphica* que

dans les *Aphorisms*, une œuvre publiée par Dee quelques années plus tôt, à laquelle, déclare-t-il, le *Monas hieroglyphica* est étroitement lié. Les *Aphorisms* où le signe *Monas* apparaît, semblerait établir la signification kabbaliste du *Monas hieroglyphica*, sous un aspect plus clairement mathématique.

Je suggérerais qu'une source importante où étudier le mode de pensée qui amena Dee à son signe *Monas* est le *De Harmonia Mundi* de Giorgi. Il aurait trouvé là une théorie numérolologique combinée avec une théorie Kabbaliste, comme double clé de l'univers, d'une façon qui est très analogue à la double signification du *Monas*, numérolologique et kabbaliste. Giorgi commence avec l'UN, ou le *Monas*, qui engendre, ainsi qu'il est expliqué dans le *Timée*, les nombres de un à vingt-sept, qui produisent l'harmonie universelle, à la fois dans le macrocosme et dans le microcosme. Combinant la théorie pythagorico-platonicienne avec la mystique de la lettre kabbaliste, Giorgi arrive à une synthèse. L'esprit de Dee travaillerait de façon similaire dans le *Monas*. Sa symbolique planétaire composite impliquerait une symbolique kabbaliste composite. Derrière sa cosmologie planétaire, il y aurait la « fantastique structure » de l'alphabet hébraïque.

Il y a une croix dans le symbole *Monas*. C'est un symbole kabbaliste chrétien, auquel son auteur prêtait, c'est certain, un grand pouvoir magique.

Ce n'est pas seulement dans les contextes étranges à la lumière desquels il les voyait que Dee était féru d'études scientifiques et mathématiques. Il souhaitait les utiliser au bénéfice de ses compatriotes ainsi qu'à l'expansion de l'Angleterre élisabéthaine. Il avait un programme politico-religieux qui s'intéressait à la destinée impériale de la reine Elisabeth I.

Dans mon livre *Astraea, The Imperial Theme in the Sixteenth Century* (1975), j'ai étudié la nature de l'impérialisme élisabéthain. Il n'était pas uniquement question d'expansion nationale au sens littéral, mais cet impérialisme portait en lui des implications religieuses de la tradition impériale qu'il appliquait à Elisabeth, représentante de « la réforme impériale », d'une religion réformée et purifiée qui devait être énoncée et divulguée dans un empire réformé, l'empire des Tudors, avec leurs connotations « britanniques » mystiques. La glorification de la monarchie des Tudors en tant qu'institution impériale religieuse reposait sur le fait que la réforme des Tudors s'était passée du Pape et avait rendu le monarque suprême et dans l'Église, et dans l'État. Ce fait politique fondamental était drapé dans la mystique de « l'ancienne monarchie britannique », avec ses références arthuriennes, illustrée par les Tudors en leur qualité d'ancienne lignée britannique, d'ascendance arthurienne présumée, revenant au pouvoir et soutenant une Église purement britannique, défendue, par une chevalerie religieuse contre les forces, mauvaises dans cette optique, des tentatives hispano-papales de suprématie universelle.

Même si ces idées étaient inhérentes au mythe tudorien, Dee eut fort à faire pour les promouvoir et les répandre. Se croyant lui-même issu d'une

ancienne lignée royale britannique, il identifia complètement le mythe impérial britannique à Elisabeth I, et fit tout son possible pour le soutenir.

Les idées de Dee sur la destinée impériale de la reine Elisabeth I sont exprimées dans son *General and rare memorials pertayning to the perfect art of navigation* (1577). Le développement de la flotte et l'expansion maritime élisabéthaine étaient liées dans son esprit à de grandes idées concernant les terres sur lesquelles Elisabeth, selon lui, pourrait avoir des prétentions en vertu de son ascendance mythique arthurienne. « L'impérialisme britannique » de Dee est lié à « l'Histoire Britannique » racontée par Geoffroy de Monmouth, laquelle était fondée sur le mythe d'une hypothétique ascendance des monarques anglais remontant à Brutus, d'origine troyenne présumée, et donc liée à Virgile et au mythe impérial romain. Arthur était le descendant présumé de Brutus, et il représentait le principal exemple mystique et religieux du Christianisme impérial britannique sacré.

Dans les *General and rare memorials*, il y a une gravure compliquée, composée d'un dessin de la main même de Dee, où Elisabeth vogue sur un navire nommé « Europa », avec pour morale que l'Angleterre deviendra forte grâce à la mer, si bien que grâce à sa « Monarchie Impériale », elle deviendra peut-être le chef de la Chrétienté. Il faut avoir présent à l'esprit, en même temps, ce « hiéroglyphe Anglais » (ainsi que Dee nomme cette représentation) et le *Monas hieroglyphica*, comme étant l'expression politico — religieuse du Monas, orienté vers l'idée d'un « impérialisme britannique ».

Une grande partie de la documentation que j'ai reprise ici sur Dee est familière, mais Dee et ses activités peuvent être éclairées d'un jour nouveau quand on les envisage dans l'optique des études faites dans ce livre. Comment cet étudiant sérieux des sciences du nombre, cet interprète prophétique de l'histoire anglaise était-il perçu, à la fois par lui-même, et par ses contemporains ?

Je prétends que le rôle qui conviendrait parfaitement à Dee à cette époque, serait celui de la « mélancolie inspirée ». Selon Agrippa, et telle que Dürer l'a portraiturée sur la gravure célèbre, la mélancolie inspirée était saturnienne, plongée dans ces sciences du nombre qui pouvaient conduire leurs adeptes jusqu'aux abysses de l'intuition. Il est évident que la nature des études de Dee permet de le considérer comme un Saturnien, un exemple de la revalorisation, au temps de la Renaissance, de la mélancolie, comme l'humeur propre à l'inspiration.

Après le premier niveau d'inspiration, celui dû à l'absorption de l'esprit dans les sciences du nombre, Agrippa envisage un deuxième niveau, une étape prophétique, où l'adepte se concentre sur les événements politico-religieux et les prophéties. Et enfin, au troisième niveau, celui de la mélancolie inspirée, la connaissance la plus parfaite de la religion et des bouleversements religieux est révélée.

Il peut sembler intéressant que non seulement le programme de Dee sur le progrès et la science ait été basé sur Agrippa et les trois mondes du *De*

occulta philosophia, mais qu'en plus, les étapes de sa vision prophétique puissent être clarifiées à la même source. D'abord Dee, mélancolique saturnien, étudie les sciences du nombre ; puis il atteint l'intuition prophétique avec la destinée impériale anglaise ; et finalement, de grandes visions religieuses universelles lui sont révélées. Pourtant, il ne cessa jamais d'être, comme Agrippa, un chrétien, un kabbaliste chrétien avec des penchants pour l'évangélisme et la réforme érasmienne.

On doit se rappeler que les idées de Dee, que nous devons essayer de coordonner à partir de données éparpillées et rares, ont du être connues de ses contemporains par un contact personnel avec cet homme qui était omniprésent dans la société élisabéthaine, et dont la bibliothèque était le lieu de rendez-vous des intellectuels. Et les manuscrits de nombreuses œuvres de Dee qui ne furent jamais publiées passèrent de main en main. Dans son *Discourse Apologetical* (1604), Dee donne une liste de ses écrits dont beaucoup, sinon la plupart, nous sont inconnus, mais que ses contemporains ont bien pu avoir à disposition, en manuscrit.

Dans cette liste, je sélectionne les titres suivants des œuvres de Dee disparues :

Cabala Hebraicae compendiosa tabella, anno 1562.

Reipublicae Britannicae Synopsis, in English, 1565.

De modo Evangelii Iesu Chrsti publicandi... inter infideles, 1581.

The Origins and chiefe points of our auncient British histories.

A travers ces titres perdus, nous apercevons Dee étudiant la Kabbale, plongé dans ses recherches « d'Histoire anglaise », et intéressé par des projets de mission, afin de porter l'Évangile de Jésus-Christ aux païens.

Dee n'est pas un homme que l'on peut à la légère rejeter comme « sorcier », conformément à l'étiquette dont on l'affubla, pendant les grandes peurs des sorcières. Il a dû être une des figures les plus fascinantes de l'âge élisabéthain, séduisant ce monde brillant par ses connaissances, son patriotisme, et par sa profondeur de vue associée à la Kabbale chrétienne.

La seconde période : 1583-1589, la mission sur le continent

En 1583, John Dee quitta l'Angleterre et resta à l'étranger pendant six ans ; il rentra en 1589. Durant ces années sur le continent, Dee semble s'être engagé dans une sorte d'aventure missionnaire qui l'entraîna à Cracovie en Pologne, et ensuite à Prague où l'Empereur occultiste Rodolphe II tenait sa cour. Il est possible, bien que nous n'ayons aucune preuve, qu'à Prague, Dee connût le rabbin Loeuwe, kabbaliste et magicien célèbre qui eut, une fois, une entrevue avec Rodolphe (voir le *Rosicrucian Enlightenment*, page 228). Dee séjourna plusieurs années en Bohême, dans une famille noble dont les membres s'intéressaient à l'alchimie et autres sciences occultes. Son associé, Édouard Kelley, était avec lui et, ensemble, ils poursuivirent avec passion leurs expériences alchimiques et leurs tentatives d'évocation des anges, grâce à la Kabbale appliquée.

C'est à cette période qu'appartiennent les séances de spiritisme dans le journal de Dee, avec leurs prétendus contacts avec les anges Uriel et Gabriel, et autres esprits. Dee avait alors atteint les plus « puissants » niveaux de la Kabbale Chrétienne, par quoi il espérait encourager de puissants mouvements religieux.

La signification de la mission continentale de Dee est quelque peu obscure et incomplète. Un observateur contemporain en parle en ces termes :

« Un Anglais érudit et célèbre, du nom de Docteur Dee, est venu à Prague voir l'Empereur Rodolphe II, et il fut d'abord bien reçu. Il prédit qu'une réforme miraculeuse allait bientôt se produire dans le monde chrétien et qu'elle consacrerait la reine non seulement de Constantinople, mais aussi de Rome. Il fit sans cesse répandre ces prédictions parmi le peuple. »

Le message de Dee ne paraissait être ni catholique ni protestant, mais plutôt un appel à un vaste mouvement réformateur, sans dogmatisme, qui puisait sa force spirituelle dans les ressources de la philosophie occulte.

Dans le contexte de cette fin de siècle, où de tels mouvements abondent, la mission de Dee ne semblait ni incroyable ni étrange. Des missionnaires enthousiastes tels que lui, sillonnaient l'Europe, à cette époque. L'un d'entre eux était Giordano Bruno, qui prêcha une réforme hermétique universelle, laquelle intégrait des éléments kabbalistes. Bruno était à Prague peu après Dee ; il avait été en Angleterre prêcher sa version de la réforme hermético-kabbaliste, avant de se rendre en Italie où il se heurta à toute la puissance de la contre-réforme luttant pour supprimer le néoplatonisme de la Renaissance et ses alliés occultistes. Il fut brûlé sur le bûcher à Rome en 1600. Dee était plus prudent et prit garde de ne pas s'aventurer en Italie.

En ce qui concerne la mission de Dee, le *Monas hieroglyphica* est probablement la clé la plus efficace, car il contenait sous la forme condensée d'un signe magique, la totalité de la philosophie occulte. On y trouve mentionnés des gouvernants contemporains qui devaient devenir les courroies de transmission politico-religieuses du mouvement. La première version du *Monas* avait été dédiée à l'Empereur Maximilien II, le père de Rodolphe.

Peut-être Dee a-t-il espéré que Rodolphe reprendrait le rôle de son père, qu'il accepterait le *Monas* pour emblème impérial occulte. En Angleterre, Dee avait reporté sur la reine Elisabeth I la destinée de réforme impériale occulte, symbolisée par le *Monas*.

Il y a une sorte de congruence entre les idées associées à Rodolphe, et celles associées à Elisabeth. Ainsi que R.J.W. Evans l'a dit : l'Empereur célibataire et la Reine Vierge étaient généralement considérés comme des personnages qu'annonçaient un bouleversement de grande portée de leur vivant, et qui, morts, symbolisaient un équilibre perdu. C'est peut-être dans cette notion de destinée impériale occulte liant Elisabeth et Rodolphe, que se trouve la véritable signification secrète de la mission de Dee sur le continent. A un niveau plus clair, il s'agirait d'une entreprise contrecarrant les politiques de Contre-Réforme, et en tant que telle, elle se serait attirée de dangereux ennemis.

L'Empereur soutint Dee mollement, et quand celui-ci rentra en Angleterre en 1589, la reine et ses conseillers ont dû avoir du mal à comprendre si, hormis de s'être fait des ennemis extrêmement dangereux, il avait accompli quoi que ce soit d'autre.

Cependant il avait semé des graines vivaces qui devaient donner une moisson étrange. On a montré que ce qu'on appelle les manifestes des Rose-Croix, publiés en Allemagne au début du XVII^e siècle, sont fortement influencés par la philosophie de Dee, et que l'un d'entre eux contient une version du *Monas hieroglyphica*. Les manifestes des Rose-Croix invitent à une réforme universelle par la magie de la Kabbale. La mythique « Rouge Croix Chrétienne » (Christian Rosencreuz), dont l'ouverture de la tombe magique est le signal de la réforme intégrale, peut, par un de ses aspects, être un souvenir germanisé de Dee et de sa Kabbale Chrétienne, confirmant les vieux soupçons selon lesquels « Kabbale Chrétienne » et « Rose-Croix » pourraient signifier la même chose.

La troisième période de Dee : 1589-1608, disgrâce et échec

Quand Dee rentra en Angleterre en 1589, il fut tout de suite reçu par la reine, mais il ne retrouva pas son ancienne position au centre de l'univers élisabéthain.

Pendant son absence, la victoire de 1588 sur l'Armada avait eu lieu et on aurait pu y voir, penserait-on, le triomphe sur les mers du mouvement patriotique auquel Dee avait pris une si grande part. D'un autre côté, le mouvement du comte de Leicester, favorable à une extension sur terre de l'éthos élisabéthain, avait échoué, dans son expédition militaire aux Pays-Bas. Son neveu, Philip Sidney, avait perdu la vie pendant cette expédition, et toute l'entreprise fut contrôlée par la reine qui retira son commandement à Leicester et le disgrâcia. Il ne s'en remit jamais et il s'éteignit doucement en 1588. Ainsi le cercle Leicester—Sidney, protecteurs de Dee aux jours anciens, n'existait plus, à part quelques survivants comme Edouard Dyer, le meilleur ami de Sydney qui avait gardé contact avec Dee et Kelley pendant leurs récentes aventures.

Évité et isolé, Dee fut également l'objet d'une grandissante chasse aux sorcières. Le cri « conjurateur » s'était toujours fait entendre de temps en temps, mais autrefois, la reine et Leicester avaient protégé ses travaux. Maintenant ses ennemis haussaient le ton. Dee se sentit obligé de se défendre dans une lettre à l'Archevêque de Canterbury, imprimée en 1604, mais rédigée plus tôt. Elle est illustrée par une gravure sur bois qui montre Dee agenouillé sur un coussin d'espoir, d'humilité et de patience, la tête levée en une attitude de prière vers les cieux nuageux, où l'on peut voir l'oreille, l'œil et l'épée vengeresse de Dieu. Face à lui se dresse le monstre à plusieurs têtes avec ses langues mensongères et ses méchantes rumeurs, ses têtes malveillantes tournées vers lui. Il affirme gravement à l'Archevêque

que toutes ses études avaient tendu vers la quête de la vérité de Dieu, que ce sont des études saintes et non point diaboliques ainsi que ses ennemis l'assurent faussement. Depuis son enfance, il a plu au Tout-puissant :

d'insinuer dans mon cœur un zèle et un désir insatiables de connaître sa vérité : Et en lui et par lui de chercher inlassablement et d'écouter la même chose ; par la vraie méthode philosophique et l'harmonie : procession et ascension... *gradatim*, depuis les choses visibles, pour considérer les choses invisibles ; depuis les choses corporelles, pour appréhender le spirituel ; des choses transitoires et momentanées pour méditer sur le permanent : par les choses mortelles... avoir quelque aperçu de l'immortalité. Et pour conclure, en un mot, dans le cadre le plus merveilleux du *monde tout entier* examiné philosophiquement, parcouru, compté et mesuré avec prudence... pour aimer, honorer et glorifier toujours avec loyauté son créateur et architecte ¹.

Dans ces mots résonne la voix du pieux auteur de la *Préface mathématique*, s'élevant avec le nombre à travers les trois mondes. Mais le Dee admiré de naguère, le mentor des poètes élisabéthains doit maintenant se défendre d'être un noir évocateur des démons.

Les implications de cet aspect évocateur d'anges de la doctrine de Dee s'étaient révélées plus clairement pendant sa mission sur le continent ; sans doute des rumeurs de celui-ci et de l'opposition qu'il suscitait chez les Jésuites avaient-elles atteint l'Angleterre. Elisabeth et ses conseillers, toujours soucieux d'éviter toute compromission sur les projets téméraires des enthousiastes, étaient maintenant très réservés à propos de Dee. Elisabeth avait retiré son soutien à l'entreprise continentale de Leicester. Leicester et Sidney étaient morts tous les deux. Il n'est pas étonnant que la position de Dee en Angleterre ait été très différente de ce qu'elle avait été avant son voyage sur le continent et que nombreux fussent ceux qui refusaient maintenant de croire que le célèbre mathématicien était un Kabbaliste Chrétien, et non un évocateur de démons.

Des trois périodes de la vie de Dee, c'est la première, la période heureuse, qui a été la plus explorée. Maintenant, nous avons tous accepté l'idée que John Dee, considéré à l'ère victorienne comme un charlatan ridicule, eut une influence immense à l'ère élisabéthaine, une influence qui est encore loin d'être complètement établie ou comprise. Sur la seconde période, celle de la mission sur le continent, nous commençons à être mieux renseignés qu'autrefois, assez pour comprendre qu'elle eut une portée religieuse ou réformatrice, et que son influence fut favorable dans des domaines difficiles à cerner. La troisième période, celle de l'échec, frisant la persécution de ce personnage naguère si considérable et si admiré, a été celle qui fut la moins étudiée des trois. Ce que j'en dis maintenant ne peut être que provisoire, en l'attente de recherches ultérieures grandement nécessaires. Car cette troisième période est fondamentale pour comprendre Dee entièrement.

Dee était très pauvre après son retour et il se demandait avec anxiété comment subvenir aux besoins de sa femme et de sa famille. Un ami de longue date avec lequel, semble-t-il, il était encore en contact, était Sir Walter Raleigh avec lequel il dina, à Durham House, le 9 octobre 1595. Cepen-

dant, Raleigh était lui-même en disgrâce et semblait bien incapable de l'aider à obtenir un poste. Finalement, en 1596, il fut nommé directeur d'un collège à Manchester, où il emménagea avec femme et famille. C'était un endroit inconfortable, et il eut des problèmes avec les gens du collège. En fait, la nomination à Manchester a tout l'air d'avoir été un semi-bannissement, et il y fut malheureux, pour des raisons un peu obscures.

A Manchester, entre autres activités, il fut conseiller à propos de cas de sorcellerie et de possession démoniaque. Dans sa bibliothèque de Manchester, il avait des livres sur le sujet, qu'il prêta aux gens qui faisaient des recherches sur ces cas. Un des livres ainsi prêté était le *De praestigiis daemonum* de Weyer, l'ami d'Agrippa, où il est soutenu que la sorcellerie est une illusion, les sorcières n'étant que de pauvres vieilles femmes mélancoliques. Le *Malleus maleficarum*, autre livre prêté par Dee, est lui formel en ce qui concerne la réalité des sorcières.

Il peut sembler étrange que les soupçons de conjuration qui pesaient sur Dee en aient fait un expert en démonologie consulté lors des procès, mais il semble bien que tel ait été le cas.

La réalité des sorcières et de la sorcellerie était vigoureusement défendue à cette époque par le roi d'Écosse en personne, qui devait bientôt succéder à la reine Elisabeth sous le nom de Jacques I. Dans sa *Daemonologie* (1587), Jacques se déclare profondément atterré par « l'erreur damnable » de ceux qui, comme Weyer, nient la réalité de la sorcellerie. Il renvoie le lecteur à la *Démonomanie* de Bodin, où il trouvera de nombreux exemples de sorcellerie, rassemblés avec grande application. Et pour les détails sur la magie noire, le lecteur devrait consulter « le quatrième livre de Cornelius Agrippa ». C'était le quatrième livre apocryphe du *De occulta philosophia* que Jacques acceptait comme authentique — (Weyer avait dit qu'il n'était pas d'Agrippa). Jacques a beaucoup plus à dire à propos de « l'école du diable » qui prétend accéder à la connaissance des choses en « grim pant un à un les degrés de l'échelle glissante de la curiosité », en croyant que les cercles et conjurations liés à la parole de Dieu évoqueront les esprits. Ceci est nettement une interprétation de la « Kabbale pratique » comme magie noire, un fruit de cet arbre de la connaissance interdite, qu'Adam reçut l'ordre de ne pas manger.

Si elle avait été lue à Manchester, l'œuvre de Jacques n'aurait pas amélioré la réputation de Dee.

Dee semble avoir quitté Manchester de 1598 à 1600. Il finit par retourner dans sa vieille maison de Mortlake, vivant dans un grand dénuement, bien qu'entretenant encore des rapports épisodiques avec des « personnes importantes ».

L'avènement au trône de Jacques I en 1603 ne présageait rien de bon pour le prétendu conjurateur. Néanmoins, Dee fit des appels désespérés au nouveau souverain. Dans un pamphlet publié en date du 5 juin 1604, il en appelle au roi et demande que ceux qui le traitent de conjurateur soient jugés :

« Quelque ennemi étranger insolent et malveillant, ou un traître anglais... prétend que le suppliant de Votre Majesté est un conjurateur appartenant au très honorable conseil de l'illustrissime prédécesseur de Votre Majesté... »

Il est à noter que Dee soupçonne des étrangers ou des traîtres de fomenter les rumeurs contre lui, et qu'il laisse entendre que de telles rumeurs pourraient impliquer feu la reine et son conseil.

Tout cela en vain. Dee ne fut pas innocenté. Il mourut dans le plus grand dénuement à Mortlake en 1608.

Le dernier acte de l'histoire extraordinaire de Dee est le plus impressionnant de tous. Le descendant des rois anglais, créateur (ou l'un des créateurs) de la légende impériale britannique, le chef de la Renaissance élisabéthaine, le mentor de Philip Sidney, le prophète d'un mouvement religieux de grande portée, cet homme meurt, vieux, dans l'oubli amer et l'extrême pauvreté.

Le goût du sensationnel qui fit escorte à l'histoire de John Dee et qui n'a fait qu'obscurcir sa réelle importance, ne m'intéresse pas ici. A mes yeux, cette importance consiste en l'illustration à travers la vie et l'œuvre d'un homme, du phénomène de disparition de la Renaissance à la fin du XVI^e siècle, dans les nuages de la rumeur diabolique. Ce qui est arrivé, du vivant de Dee, à son « Néoplatonisme de la Renaissance » arrivait dans l'Europe entière au moment où la Renaissance s'évanouissait dans les ténèbres de la chasse aux sorcières. Giordano Bruno, dans les années 1580 avait aidé à inspirer le « cercle de Sidney » et la Renaissance poétique élisabéthaine. En 1600, Giordano Bruno fut brûlé sur le bûcher à Rome pour sorcellerie. Le destin de Dee en Angleterre dans sa troisième phase présente de la même façon un formidable contraste avec sa première période brillante, ou « Renaissance ».

Le mouvement hermético—kabbaliste échoua en tant que mouvement de réforme religieuse, et cet échec impliqua l'étouffement du Néoplatonisme de la Renaissance qui l'avait nourri. Le mage de la Renaissance s'est métamorphosé en Faust.